

15 janvier 2015

Maman, Papa, Mamou,

Depuis un certain temps, j'agis différemment et je voudrais que vous sachiez pourquoi.

Ces derniers mois, je n'allais clairement pas bien, et je ne pouvais pas vous en parler car pour moi, c'est se mettre à nu, et comme vous le savez, je suis très pudique.

Je vous aime. Je ne vous le montre pas assez, je râle tout le temps contre vous, mais au fond de moi, il m'est impossible de vous détester. Vous êtes des parents en Or Massif, et je ne peux le nier. Même si je ne le dis jamais. Mais je vous aime. Pour moi, Mamou fait partie de mes parents. D'ailleurs, je ne dis jamais que j'ai deux parents, mais trois. Car Mamou a une place autant importante que Papa et Maman dans ma vie.

Et si je vous écris cette lettre, c'est pour vous faire part de ce que je ressens en ce moment, et je ne peux pas vous le dire en face, car je n'y arriverais pas. J'oublierais très certainement des points. J'aimerais que vous la lisiez jusqu'au bout. Peu importe ce que vous en pensez. Lisez la jusqu'au bout.

Je vais commencer par quelques souvenirs d'enfance que je cachais de tout le monde, par honte peut-être, pour que vous compreniez mieux qui je suis.

En avril dernier, j'ai enfin trouvé un mot qui avait pour définition toutes ces années de mal être depuis la puberté. Mais commençons par l'enfance, où les premiers signes apparaissent.

Je me souviens lorsque j'avais quatre ans, quand c'était le soir et que je devais me mettre au lit, je mettais dans mon pyjama, au niveau de l'entrejambe, une petite peluche ou des mouchoir pour simuler la petite bosse du zizi.

Je l'ai fait pendant plusieurs mois. En cachette.

Vers huit ans, quand nous étions chez Mimo, dans la salle de bain, Papa (ou Mimo) avait laissé son rasoir et sa mousse à raser. J'avais commencé à m'en barbouiller le visage comme je voyais Papa le faire certains matins. Maman est arrivée et m'a enlevé la mousse, me disant que c'était pour les grands messieurs. Je voulais de la barbe.

Les magasins. J'en avais horreur. Une sainte horreur du shopping. Depuis la petite enfance, quand vous m'emmeniez dans les grandes enseignes de vêtements, c'était l'angoisse.

Ni vous, ni moi-même ne comprenions. « Mais toutes les petites filles aiment ça le shopping ! Regarde-les là-bas ! Elles doivent avoir cinq ans à tout casser, et elles regardent, demandent à essayer... Et toi, tu fais la gueule et regarde les babioles accrochées à la caisse. »

Avec le recul, je comprends mieux.

Quand j'ai eu accès à internet un peu plus librement, vers onze ans me semble-t-il, j'ai fait une recherche avec ces mots « Femme devenir homme » et je suis tombé sur un site quelconque.

Il y a des schémas, un corps d'homme, un corps de femme.

Puis des explications. Je lis les modifications qu'entraînent les hormones « mâles » sur le corps d'une femme. Épaississement de la peau, épaississement des muscles, la voix qui mue. Tout cela je le veux. Puis un élément apparaît. Densité de la pilosité. Je me dis alors que si je n'en veux pas, des poils, c'est sûrement que je ne veux pas devenir un homme. Je pensais que c'était tout ou rien. Alors je ferme la fenêtre, efface l'historique et oublie tout ça.

Maintenant, la puberté.

Première chose qui aurait pu me mettre la puce à l'oreille à moi et à Maman : la poitrine.

Elle a commencé à pousser dès mes onze ans, on me dit qu'il faut que je commence à porter des brassières. Puis des soutien-gorge. Je n'aime pas ça du tout. Je n'aime pas du tout mes seins non plus.

Maman me dit que je finirais par les aimer, que c'est normal pour l'instant. Je la crois, et j'attends. Malheureusement, j'ai 21 ans, et je ne veux plus de ces deux protubérances qui envahissent mon torse.

Et mes hanches. Je ne comprenais pas pourquoi ça s'élargissait. On m'explique que c'est pour quand j'aurais un enfant, pour que la place soit déjà faite.

J'ai horriblement peur, je ne veux pas d'enfant dans mon ventre. C'est contre-nature pour moi.

Mais je ne comprends pas non plus pourquoi.

Et le meilleur : les règles. Les visiteurs menstruels. Les Anglais.

Quand j'ai appris le terme de « menstruations », disons deux ou trois ans après, je parlais déjà de « menstruosité ». En plus du fardeau de les avoir, elles sont douloureuses et abondantes.

J'ai fait avec. Maintenant, je n'en peux plus.

J'ai changé de pilule afin de ne plus en avoir. Sachant que c'est une solution provisoire.

Aujourd'hui, lorsque je vois mes jambes non épilées, je suis rassuré. Ça fait masculin. Ça me réconforte. Lorsque je sens que mon corps n'est pas en concordance avec qui je suis, je regarde mes jambes. Pas la forme, juste le fait qu'elles soient pas épilées. Et je suis mieux.

J'ai également rencontré des gens dont le vécu résonnait de façon étrange avec le mien. Cela m'a emmené dans une période de profondes remises en questions qui a duré plusieurs mois. Au terme de cette période, j'en ai conclu à quelque chose qui est une évidence pour moi. Mon genre n'est pas identique à celui que l'on m'a attribué à la naissance. Cela arrive, ça touche un enfant sur 500. Cela s'appelle la dysphorie de genre. Pendant ces quelques mois, j'avais commencé à travailler ma voix. Elle était devenue grave, quoique forcée. Mais plus j'utilisais cette fréquence mieux je me sentais. J'ai acheté un Binder. Il s'agit d'un gilet compressif. Ça aplati la poitrine Ce n'est pas dangereux à condition de ne pas le porter plus de huit heures par jours. Et je respecte cette condition.

Il y a eu également une grosse période sombre où je ne sortais que pour aller en cours. Et me nourrissais uniquement de grignotage. Je ne supportais plus de me montrer. Mon corps me dégoûtait, et je ne comprenais pas que j'avais une crise de dysphorie. Cette crise de dysphorie qui s'est aussi caractérisée pendant ma période de tentative de suicide et autres idées noires durant mes années de sixième et de cinquième, qui s'est caractérisée pendant mes périodes boulimique et anorexique. Je voulais devenir le plus mince possible afin de ne plus avoir aucune rondeur. (j'avais vu que normalement les seins disparaissaient et qu'il n'y avait plus de hanches)

Et plusieurs mois après cette remise en question, j'ai décidé de prendre ma vie en main, et j'ai poussé la porte d'un psychiatre sur Dijon.

Je lui ai parlé de mon ressenti. De cette puberté que j'ai vécu comme ratée. Je lui ai expliqué que ça été un soulagement pour moi d'avoir eu mes premières règles car je pensais que ça allait faire de moi une fille comme les autres qui composaient mon collègue. Je les voyais heureuses d'avoir leurs règles, des seins, des hanches. Mais moi, je ne comprenais pas pourquoi après tous ces changements je ne l'étais pas.

Vers la fin du collège, je me suis alors dit que j'étais lesbienne. Ça pouvait expliquer mon comportement « garçon manqué ».

Mais qu'importe mon orientation sexuelle. Les deux genres m'attirent mais j'avais plus honte d'aimer un homme qu'une femme...

Et m'identifier comme lesbienne, ça me permettait de placer mon attention sur ça et seulement ça. Je lui ai expliqué que bizarrement, au lycée, quand on me posait la question sur les enfants, je répondait que je voudrais qu'ils m'appellent Papa.

Je lui ai aussi dit que je me définissais comme une « demie-fille » pendant mes cinq années au lycée.

Il comprend que je n'invente rien. Que c'est un ressenti. Que c'est en moi. Que quoiqu'il arrive, je ne céderais pas.

Il m'a demandé depuis combien de temps je n'ai plus aucun doute. Je lui répond depuis huit mois. Depuis que vous le savez.

Il m'a rédigé une attestation disant qu'il n'y a pas de contre-indication.

Et en me quittant, il me dit « Et surtout, n'oublie pas. Être transgenre n'est ni une maladie mentale, ni un handicap, ni une honte et ni un délit. »

Au jour de l'écriture de cette longue lettre, un rendez-vous a été pris chez un endocrinologue.

Ce médecin, après lecture des résultats suite à une prise de sang, me prescrira des hormones.

De la testostérone. Afin de faire une seconde puberté. La vraie cette fois.

J'aurai la voix qui va muer. Une densité de la pilosité semblable à celle de Papa (génétique). Cette fameuse carrure en « V » dont je rêve. Un amincissement léger des hanches. Un épaissement de la peau. Une répartition grasseuse différente. Les bourgeons mammaires vont se ramollir et perdre en volume progressivement et les glandes mammaires se rétracter. Une modification du visage au niveau de la forme et des traits. Et bien sûr, l'arrêt total des règles.

Ces modifications se feront doucement.

Et j'y tiens vraiment.

Si je le pouvais, je continuerais à vivre et à me conformer en femme, pour ne pas vous blesser, pour vous protéger.

J'ai réussi à tenir huit mois pour vous, en essayant de me convaincre du contraire, mais que ça ne peut plus marcher.

Malheureusement, l'être humain a ses limites. Et je veux vivre. Je ne peux pas continuer à survivre.

Dans ces lignes suivantes, je vais vous raconter deux histoires. Deux histoires qui se sont vraiment passées. Je vais commencer par celle qui m'a touché le plus directement. Celle de Clara

Je vais vous raconter une histoire, vraie, qui nous est arrivée à mes ami.e.s et à moi.

Un soir de novembre, un jeune homme nommé Mathis, 14 ans, venant de Bordeaux, prend contact avec moi afin que j'aide son amie, 16 ans, qui se sent seule, à parler de sa transidentité. Elle est une assignée garçon. Cela signifie qu'elle est une fille mais on lui a dit qu'elle était un garçon car elle avait un pénis.

Mais son ressenti était tout différent. Elle s'est toujours sentie femme.

J'accepte volontiers d'aider ce jeune Mathis et son amie Clara.

Elle et moi nous parlons beaucoup entre le 28 novembre 2014 et le 9 décembre 2014. De même avec le jeune homme.

Dans le dernier message que je reçois de Clara, elle me dit qu'elle a écrit une lettre à ses parents leur expliquant sa situation. Qu'elle est une fille, bien qu'elle soit dans un corps aux attributs masculin. Ses parents ont besoin de temps, alors elle va dormir chez Mathis le temps qu'ils leur faut pour accepter.

Je suis en cours de psychologie clinique. Mercredi 10 décembre 2014, il est 17h, c'est la pause. Mathis m'envoie un message, j'ai vu qu'il a essayé de m'appeler. Il m'explique que le père de Clara voulait à tout prix lui parler, il lui a dit qu'il l'acceptait. Qu'il aimait sa fille. Et qu'ils ont pris la voiture pour rentrer chez eux. Sur le chemin, une voiture en face d'eux ne les a pas évité et donc, Clara et son père sont à l'hôpital.

Il me dit que le père, ça va, il est sonné mais pas en danger. Pour Clara, son pronostic vital est engagé.

Je lui dis qu'étant en cours, je ne peux répondre à son appel téléphonique mais que je suis là pour lui parler.

Après mon cours, nous discutons encore. Il me dit que Clara va être transférée à l'hôpital de Bordeaux, car son cas s'aggrave, et que son père s'énerve auprès du personnel afin qu'il puisse voir SA FILLE. Mais il est trop faible, il ne peut pas.

Après une nuit agitée, je m'inquiète et me réveille brutalement à 7h le lendemain matin. Nous sommes le 11 décembre 2014. Je regarde mes SMS. Mathis m'en a envoyé un à 4h du matin. Elle est morte.

Elle avait la possibilité de pouvoir commencer sa transition, d'être aimée comme une fille auprès de ses parents. Elle n'a vécue que quelques heures de bonheur à savoir que ses parents l'acceptaient telle qu'elle est. Elle était leur unique enfant. Leur fille. Et qu'importe ce qu'elle avait entre les jambes ou le prénom qu'on lui avait donné.

Sur son urne funéraire, trône ces cinq lettres qui composent son prénom. Clara.

Si je vous le raconte, ce n'est pas pour vous faire pleurer. Mais réagir. Peu importe le nombre

d'enfant qu'on a, ils sont uniques. Et peut importe qui ils sont, on les aime.

Ce jeune homme a perdu son amie. Ces parents ont perdu leur fille.

Parfois, il faut réfléchir à deux fois. Car le lendemain, il sera peut-être trop tard.

Si je ne vous en ai pas parlé au moment des faits, c'est parce qu'il m'aurait fallu tout raconter. Et pourtant, l'envie de pleurer sa disparition était présente alors que j'étais à Couches le week-end juste après. Je ne pouvais pas simplement dire « Une amie, que j'ai rencontré via internet est décédée d'un accident de voiture. » Il y a toute une histoire derrière. Elle était trans, elle avait besoin d'aide, j'ai répondu que j'étais là, et même si nous avons communiqué que deux petites semaines, elle a laissé une empreinte indélébile dans ma vie..

Elle a marqué plein de monde par son courage. Celui d'affirmer qui elle était dans son lycée et auprès de ses parents qui n'ont pas acceptés avant qu'elle leur donne sa lettre.

Pour vous dire, elle se faisait appeler par son prénom de naissance (masculin) au lycée, bien qu'elle ne voulait pas, car ses parents et professeurs refusaient tout simplement. Tout le monde savait qu'elle était une assignée garçon, et pourtant, elle continuait de vivre sa vraie identité.

Je n'ai pas eu ce courage. C'est un de mes regrets.

Voici joint avec la lettre, une photo de notre chère Clara.

Maintenant, je vais vous parler de Leelah Alcorn. C'est une histoire différente, mais vous verrez un tout petit lien entre nos deux situations.

C'est une jeune américaine de 16 ans.

Peut-être en avez-vous entendu parler.

Je vais vous raconter brièvement son histoire.

À la naissance, elle aussi a été assignée garçon. Elle est donc une jeune fille avec des attributs masculin. Un corps masculin.

Depuis l'âge de quatre ans, elle a un sentiment qu'elle ne parvient pas à expliquer. Elle comprend qu'elle est une petite fille, mais malheureusement, elle ne sait pas comment faire pour devenir une petite fille, alors elle tente de ne plus y penser et essaie de se conformer à ce que la société demande aux petits garçons d'être. Dix ans plus tard, elle apprend qu'il est possible, grâce à un traitement hormonal, de devenir physiquement ce qu'elle a toujours été. Une femme.

Elle en parle à sa mère. Celle-ci, très chrétienne et très croyante dit à sa fille qu'elle se trompe et qu'elle a tort. Que Dieu ne se trompe jamais, mais qu'elle si.

Leelah est alors dévastée.

Elle tente de faire un Coming-Out gay auprès de ses ami.e.s au lycée. Ils l'acceptent très bien.

Malheureusement, ses parents ne l'entendent pas de cette oreille et la retire de son école pendant cinq mois. Cinq mois durant lesquels ils lui interdisent l'accès aux réseaux sociaux et à son téléphone portable. Cinq mois de solitude totale.

Plus tard, sa punition est levée. Elle veut recontacter ses ami.e.s mais se rend compte qu'ils n'étaient ses ami.e.s que parce qu'ils la voyaient cinq jours dans la semaine.

Sa mère l'emmène voir des thérapeutes. Chrétiens, évidemment. Leur jugement est alors influencé par la religion et ne l'aident pas. Ces thérapies auxquelles elle a eu droit s'appelle « thérapie de conversion ». Il s'agit de faire croire, d'influencer violemment des jeunes homosexuel.les, des jeunes transgenres à « re-devenir » hétéro, ou cisgenre. (Cisgenre = Personne dont le genre assigné à la naissance correspond au genre auquel elle s'identifie). Parfois ces thérapies usent de la violence. Comme les électrochocs, pour ne donner qu'un seul exemple.

Leelah n'en peut plus. Elle rédige une lettre sur son blog et met fin à ses jours. En se jetant sous un semi-remorque.

Que deviennent ses parents ?

Sa mère a rédigé un statut sur son profil Facebook disant que « son fils est parti se promener et s'est fait renverser par un semi-remorque » alors que tous les médias internet parlaient de la jeune Leelah comme cette jeune adolescente ayant mis fin à ses jours à cause de la transphobie familiale. Dans cette tragique histoire, la famille de Leelah, malgré son passage à l'acte, nie totalement l'identité de leur enfant. Ils continuent de parler d'elle au masculin, et utilisent volontairement son prénom de naissance.

N'est-ce pas une façon de tuer une seconde fois son enfant ? De montrer qu'on ne l'aime pas ?

Le lien entre elle est moi est le suivant : transphobie familiale.

Sa mère ne l'a pas acceptée, avec un silence du père à côté.

Maman ne l'a pas accepté, avec un silence de Papa à côté.

Cette non-acceptation, au début, je la comprenais. Mais plus le temps passait, moins je supportais ce corps qui ne me correspondait pas. Je préférerais mourir que de continuer dans cet état là.

Je vais conclure cette lettre en vous disant que je vous aime énormément malgré la teneur de tout ce qui est expliqué avant, je vous remercie d'avoir lu jusqu'au bout, je sais que ce n'est pas évident pour des parents.

Je vous en ai fait voir de toutes les couleurs, mais j'espère que vous savez que ce n'était pas dans le but de vous faire du mal.

Être trans, n'est pas se mettre en marge de la société, ce n'est pas se prostituer et finir sous un pont et ne mène pas au suicide.

Les cas où la personne trans se suicide ou se prostitue, c'est lorsque la famille rejette cette personne.

Cela se définit en un seul mot : transphobie.

Et dans cette lettre, vous trouverez la lettre qu'a écrit Leelah sur son blog, racontant son histoire.

Pour moi, l'épisode du mois de mai est pardonné.

Vous aviez peur de perdre votre fille, or, rien ne changera dans ma personnalité, si ce n'est que je serais beaucoup plus heureux d'être l'homme que je suis au fond de moi, et encore plus avec vous à mes côtés.

Ne nous rejetons pas la faute les uns aux autres, il n'est pas question d'éducation, vous avez été des parents parfaits, tous les trois, mais il s'agit bien de ressentis intérieurs qui me concernent moi, et uniquement moi. Et croyez-moi si cela avait été un choix, je m'en serais bien passé. Et ce n'est pas de la curiosité, sinon, au bout d'un mois j'aurais vite quitté « l'idée ».

Je suis reconnu comme masculin auprès de mon entourage à Dijon.

En tant que Tom auprès de la fac et de mes professeurs, et camarades.

En tant que Tom-Alex auprès de mes ami.e.s, de mon Harmonie et des gens que je rencontre.

Comme vous l'avez vu, j'ai changé ma coupe de cheveux. Ça m'a fait peur au début. La coiffeuse a su y aller progressivement. Et finalement, ça a donné le résultat que je souhaitais et attendais depuis très longtemps. Mais j'avais peur. Et me voilà, avec cette nouvelle coupe est une libération. Le même jour, j'ai acheté deux chemises chez les hommes, même si j'en ai essayé sept au total. À peine entré dans le magasin, que j'avais sept chemises sur le bras à essayer. Pour les chaussures, j'ai dû aller chez les jeunes garçons, mais je trouve mon bonheur. Je n'ai jamais autant aimé m'habiller que depuis.

Je revis. Je suis heureux. Et un enfant heureux font des parents heureux.

Croyez-le, je renais. Je profite de tout ça. J'aime tout ce qu'il se passe ces derniers temps.

Ce prénom je l'ai choisi et il m'a un peu choisi aussi. Je vous explique.

Tom, c'est le prénom auquel je me suis presque toujours identifié. C'est un fait, et c'est presque dur de l'expliquer. C'est plutôt de l'ordre du ressenti.

Alex, c'est le diminutif d'Alexandre. L'un des prénom que j'aurais porté si j'avais été assigné garçon à la naissance.

Je suis adhérent à une association LGBT (Lesbiennes, Bi.e.s, Gays, Trans) et je suis en voie d'être élu au conseil d'administration de cette association.

Il y a des temps d'écoute individuel. Des bénévoles viennent et accueillent des parents, ami.e.s, ou

personnes concernées par des questions en liens avec l'orientation sexuelle ou l'identité de genre. Si jamais vous voulez poser des questions, vous renseignez, effacer vos stéréotypes sur ces sujets.

(Local :

17 rue de L'île
21000 Dijon)

Sinon, il y a aussi l'association Contact qui elle s'occupe plus particulièrement des parents. Ils écoutent les parents d'enfants homos, bi.e.s et/ou trans et les conseils, les rassurent.

(Le numéro de leur ligne d'écoute : 08 05 69 64 64

Leur Email : 21@asso-contact.org

Local pour écoute individuel :

17 rue de L'île
21000 Dijon

L'adresse courrier postale :

Contact Côte d'Or
Maison des associations
Boîte EE10
2 rue des Corroyeurs
21 068 DIJON CEDEX)

Vous n'êtes pas les derniers informés. Vous avez été mis au courant le 17 mai dernier, (j'avais choisi cette date car c'est la journée de la lutte contre les LGBT-phobie. Contre l'homophobie, la biphobie et la transphobie.) j'ai mal agis en vous faisant passer le message par quelqu'un d'autre. Mais je pensais que vous finiriez par comprendre. Mais ce n'a pas été le cas. Alors j'ai continué mon petit bout de chemin de Tom-Alex, afin d'effacer peu à peu cette Aurore triste, malheureuse et mal dans sa peau et de faire apparaître Tom-Alex le vrai moi qui respire le bonheur.

Quand vous lirez ces lignes, j'aurais déjà entre mes mains ce traitement qui me permettra de passer de la noirceur à la lumière. Je renaîtrai. Je sais qu'il n'effacera pas tous mes problèmes de mal-être, je ne le fais pas dans l'optique de vivre dans un monde rose, j'en suis conscient. Je suis un homme et je fais tout cela car ça exprimera cet homme enfouit en moi. Je le fais pour rendre mon corps plus acceptable à mes yeux

Et lorsque je vois mes ami.e.s trans qui ont leurs parents derrière elles, ou derrière eux, je les envie.

Certains se voient peu, d'autres vivent encore chez eux, ça se passe bien, et ils savent qu'en cas de problème ils ont leurs parents.

Mon orientation sexuelle n'a rien avoir là dedans. De même que ce que j'ai entre les jambes. Le genre auquel on s'identifie n'a rien à voir avec le sexe. Et tout cela n'a rien à voir avec l'orientation sexuelle.

Je ne suis pas une lesbienne mal-assumée, mais un homme.

Je suis en transition, et je veux aller au bout de ma vie.

Je suis adulte, je sais ce que je fais, je suis assez intelligent et mature pour savoir ce qui me concerne par rapport à mon corps.

Je vous aime, Maman, Papa, Mamou. J'ai besoin de vous.

Tom-Alex Langumier.

P-S : Je sais qu'en recevant et lisant cette lettre, votre première réaction sera négative, je m'y suis préparé, mais cette réaction sera sur le coup de toutes ces nouvelles, alors s'il vous plaît, appelez moi si vous en ressentez le besoin, pour me dire que vous avez lu la lettre, mais pas de réaction à chaud. Me gronder par téléphone, me hurler dessus ne changera rien à qui je suis, c'est pour cela que si vous souhaitez me téléphoner pour en discuter un peu, pour donner votre avis, laissez passer quelques jours. On réagit rarement bien de suite après une nouvelle qu'elle soit positive ou négative. Je préfère rester sur Dijon le temps que vous acceptiez, et je vous laisse tout le temps nécessaire pour cela. Je reste ouvert à vous et vos questions.

Je ne souhaite pas rentrer à Couches tant que c'est trop frais pour vous, en revanche, dès que vous êtes prêts, nous pourrons bien sûr nous revoir pour en discuter si vous en ressentez le besoin.

Sachez que je vous attendrais, deux semaines, six mois, cinq ans s'il le faut, mais je vous attendrais.